

Le français a-t-il des chances de survie en Afrique?

Bernard Courteau

Number 21, March 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Courteau, B. (1976). Le français a-t-il des chances de survie en Afrique? *Québec français*, (21), 45–46.

Le français a-t-il des chances de survie en Afrique ?

Depuis que les grandes puissances coloniales se sont partagé géométriquement l'Afrique lors du Traité de Berlin, en 1885, près de la moitié des pays ainsi annexés à une métropole européenne ont été soumis à la domination française.

À l'exception de quelques territoires rattachés à l'Allemagne, à l'Espagne et au Portugal, l'autre moitié des terres africaines tomba sous la tutelle de l'Angleterre.

Déjà les siècles qui avaient suivi la chute de Constantinople avaient été témoins — en Afrique aussi bien qu'en Amérique — des incursions des marchands européens à la recherche d'épices, d'étoffes, de tissus, d'or et de diamants.

De cette « quête du Graal » économique allaient résulter des conflits d'intérêts, des brassages de populations et des affrontements linguistiques qui se poursuivent encore de nos jours.

Dans cette vingtaine de pays d'Afrique noire où le français a depuis quelques siècles déjà présenté ses lettres de créance, de très puissants royaumes autochtones s'étaient succédé, de sorte que, fidèles à leur sagesse traditionnelle, ils avaient, plusieurs générations avant Valéry, compris que les nations, comme les hommes, sont mortelles.

Ce sont ces mêmes civilisations qui continuent à subir l'envahissement de notre technicité occidentale. Le respect que les paysans ont les uns envers les autres et le sens du partage qu'ils manifestent laissent croire que subsistent encore chez eux — comme d'ailleurs chez nos ancêtres dont le sens de l'hospitalité était proverbial — des traces de ces hautes et séculaires réussites collectives.

Le culte du partage était partout à l'honneur. On partageait tous les biens nécessaires à la survie, tant matériels que spirituels. On partageait des conditions de vie identiques, une même histoire, une même vision des choses, une même mystique.

Les termes de l'échange

Les termes de ces échanges ont été codifiés par ceux qui les utilisaient au cours des millénaires qui ont précédé l'invasion des Européens et, dans un grand nombre de cas, bien avant les fusions tribales qui allaient donner naissance à l'Occident.

C'est notre contexte capitaliste qui nous a habitués à concevoir les échanges surtout en termes économiques. Mais c'est l'économie, l'organisation du langage, qui a permis à l'homme d'accéder à toutes les autres formes d'échange qui sous-tendent ses rapports sociaux, économiques et politiques.

Sous cet aspect, l'Afrique est un foisonnement de langues, toutes aussi structurées, complexes et nuancées que nos idiomes européens.

En République de Côte d'Ivoire, par exemple, on recense plus de soixante-quatorze langues vernaculaires, y compris le Banbara-Dioula, langue des marchands et des colporteurs.

Chacune d'entre elles constitue un ensemble complet et intégré de signes capables de véhiculer avec une égale aisance l'abstraction la plus subtile et la matérialité la plus quotidienne. Certaines, comme le Baoulé, offrent cependant la difficulté majeure d'être des langues à tons.

Ces langues possèdent tout l'outillage nécessaire — raffinement syntaxique, richesse de vocabulaire, logique et tradition grammaticales — pour atteindre le statut de langue internationale, c'est-à-dire, pour s'imposer comme une manière valable de percevoir et de concevoir l'univers et de transmettre cette perception et cette conception.

Survie et rentabilité

Tous ces facteurs étant présents, il semble bien qu'il faille chercher ailleurs que dans la structure linguistique les causes de permanence et de survie des langues.

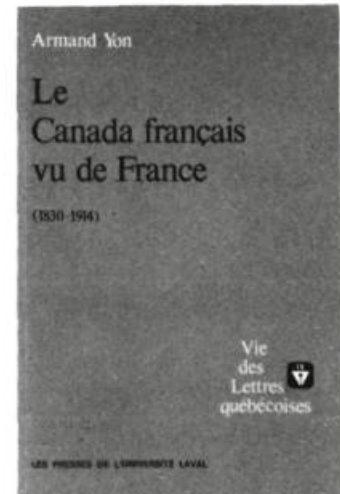
En fait, au cours des siècles qui ont suivi l'invasion marchande des Européens en Afrique — et en Amérique —, l'usage des langues « rentables » s'est imposé comme allant de soi et comme étant revêtu du prestige qui entoure l'intrusion de tout conquérant. On ne prête qu'aux riches. Dans les territoires d'allégeance française, l'usage de la langue métropolitaine s'est imposé comme facteur d'enrichissement rapide des trafiquants autochtones.

Il s'est aussi imposé comme le dénominateur commun qui pouvait faciliter le rapprochement d'un très grand nombre d'ethnies repliées sur leurs héritages claniques. Les susceptibilités et les rivalités tribales pouvaient plus facilement

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Un livre qui ne plaira pas seulement aux érudits, mais aussi aux lecteurs pourvus d'une certaine culture...

Québec français, déc. 1975



Le Canada français vu de France

par Armand YON

Dans quelle mesure, de 1830 à la deuxième Guerre mondiale, Canada et Canadiens français furent-ils connus et appréciés — favorablement ou non — des Français qui en ont écrit et parlé ? Et pourquoi ? À l'aide d'une documentation riche et bien à jour, Armand Yon présente une grande fresque animée de témoignages sur le Canada français rendus par des touristes, des artistes, des avocats, des médecins, des ecclésiastiques, des journalistes, des gens de lettres et des universitaires venus de France, et éclaire d'une façon nouvelle toute une époque des relations entre les deux pays. Une abondante bibliographie, souvent avec mention critique, complète l'ouvrage.

238 pages, 9 illustrations hors texte, \$8.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE
OU CHEZ L'ÉDITEUR:

**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**
C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

s'aplanir par le recours à une langue étrangère à ces tiraillements habituels.

On aurait pu, cependant, pour ce faire, recourir non pas à une langue européenne, mais à une langue africaine. On peut imaginer que le vieux fonds Akan (Tui) ait pu servir de langue commune à plus de 35% des ressortissants ivoiriens et à quelque 45% des sujets ghanéens, à la condition que l'intégrité de la nation Achanti ait été respectée par les nouveaux maîtres.

Mais encore une fois, le Traité de Berlin, en divisant les nations millénaires qui peuplaient l'Afrique et en les soumettant à des jous politiques (c'est-à-dire économiques) et linguistiques différents, a empêché leur unification nationale.

Ce qui n'a pas aidé, non plus, c'est l'absence de communication permanente entre les villages éloignés, absence qui n'est sans doute pas étrangère à l'inexistence d'une véritable conscience nationale qui aurait pu motiver les Africains à s'opposer à l'envahissement de la langue du conquérant, français, anglais ou autre selon le cas.

Certains groupuscules d'intellectuels africains envisagent aujourd'hui un retour aux sources Akan, un peu à la manière de ce qui s'est fait au Sénégal où l'on a récemment remis l'honneur le Oualof dans les écoles primaires. À cette différence près, cependant, que l'Akan, n'étant plus en usage commun, serait une langue de convention, alors que le Oualof est toujours activement parlé au Sénégal. Mais même si les efforts en ce sens s'avèrent valables et louables, il faudrait une sensibilisation des masses populaires telle — à une époque où les moyens de sensibilisation sociale (propagande, publicité, média d'information, écoles, etc.) se retrouvent entre les mains de « l'élite francophile » —, qu'on entrevoit difficilement l'heureux aboutissement d'un tel projet.

Langue et valeurs

Les rapports entre groupes, comme ceux que les individus établissent entre eux, sont toujours marqués d'ambivalence, sinon d'ambiguïté.

En réalité, c'est peut-être comme véhicule des valeurs d'un peuple qu'une langue s'impose le plus. Ce qui permettrait de constater que c'est dans la mesure où l'Africain acquerra les valeurs européennes qu'il favorisera l'implantation et la propagation des langues qui s'y rattachent.

De très grands niveaux de civilisation ont été atteints en Afrique: Ifé, le Bénin, l'empire de Samori, pour n'en mentionner que quelques-uns.

Les anciens savaient bien que la forme de l'expression avait une influence sur la pensée qu'elle véhiculait (tout comme les partisans et les détracteurs du joul, par exemple) et que la manière de dire et la manière de voir finissaient toujours par se modifier réciproquement.

C'est pourquoi toutes leurs institutions, qu'elles soient d'ordre grammatical, syntaxique, religieux, social ou politique, (institutions qui s'influencent mutuellement) incombaient à la stricte surveillance des aînés et que toute remise en question de ces coutumes et de ces structures était considérée comme sacrilège et bannie des mœurs.

Le français, langue de sorciers

C'est dans cet état d'équilibre millénaire que les langues européennes firent irruption, entraînant en quelques siècles l'éclatement d'une vision de l'univers que jamais personne auparavant n'avait réussi à ébranler de l'intérieur.

Il y a toujours eu des villageois que les rites sociaux et liturgiques ne convainquaient pas pleinement. Mais on leur réglait vite leur compte en les soumettant au « tribunal populaire », en les y déclarant « sorciers » et en les chassant du village. Ce que ces quelques hors-la-loi tentaient pourtant de revendiquer, c'était ni plus ni moins que la liberté d'expression que la norme ancestrale ne leur permettait pas. Cette soif de liberté individuelle, pour paradoxal que cela puisse sembler, c'est dans la langue de l'envahisseur qu'ils sont parvenus à l'exprimer. Le français — ou l'anglais — leur offrait enfin, nimbé de ce prestige que confère la réussite matérielle, l'appui idéal qui allait leur permettre d'ébranler l'uniformité des comportements et des attitudes au sein de leurs ethnies.

Sur ce terrain, l'immense avantage dont le français a été investi, à l'encontre des langues africaines traditionnelles, c'est d'avoir permis de donner libre cours à la créativité individuelle, à la liberté de percevoir et d'exprimer ce que chacun peut réussir à déchiffrer de l'énigme existentielle. En ce sens, ce n'est pas tant la langue en soi qui s'impose ou cède la place, que la structure sociale qu'elle manifeste, qu'elle perpétue, ou dont elle traduit la dégénérescence.

Le sorcier démasqué

L'inconvénient majeur qui, à court terme, peut paraître plus néfaste que l'immobilisme qu'il a délogé, c'est le fait que cette individualisation permet aux gens de manifester sans vergogne leur voracité et leur rapacité, attitudes que l'antique

structure sociale avait réussi à étouffer ou, tout au moins, dont elle ne permettait pas l'expression.

De sorte que, dans une perspective à court terme, la loi de la jungle risque de se voir imposée en Afrique par le truchement des langues européennes, à des nations qui ont toujours su en dépasser les vicissitudes et toujours su exprimer ce dépassement au moyen de leurs langues respectives.

Sagesse et croissance personnelle

L'acquis de la sagesse ancestrale africaine constitue une richesse indéniable et un apport de tout premier plan dans l'évolution de la conscience universelle.

Apport tout aussi grand que le potentiel libérateur que disséminent les langues et les structures européennes. Bien qu'à prime abord, cette liberté s'exprime davantage par la recherche intempestive du profit que par la mise en commun des richesses mondiales.

Mais une culture repue de sagesse qui ne permettrait aucune croissance personnelle n'est pas plus viable que celle qui n'offrirait qu'une possibilité de croissance personnelle sans sagesse pour la polariser.

De sorte que, la survie matérielle étant assurée, l'avenir semble bien sourire à la civilisation (et à la langue) qui aura su le mieux allier sagesse et personnalisation. Comme une telle symbiose implique nécessairement l'abolition des esclavages sociaux — dont celui du profit — il semble bien que le groupe culturel qui aura su satisfaire aux besoins réels de l'homme plutôt que de les asservir aux exigences d'une minorité possédante survivra — encore que ce faisant, il aura probablement été rendu méconnaissable.

Entretemps, le linguiste épiloguera longtemps sur les chances de survie de telle ou telle langue. Les peuples qui auront su s'assimiler les changements sociaux nécessaires survivront. Les autres se condamnent à mourir recroquevillés sur leur folklore.

Mais les survivants eux-mêmes ne se reconnaîtraient plus, s'ils s'avaient de toujours chercher leur identité en des vestiges qui nous auraient été contemporains. À ce jeu qui consiste à regarder sans cesse derrière soi, on risque toujours de se buter contre un tiers qui passe son chemin vers des hégémonies nouvelles et ce tiers pourrait bien n'être ni d'Afrique ni d'Occident.

Bernard COURTEAU